

Nouvelles stèles funéraires d'époque romaine découvertes à Sion*

François WIBLÉ

En 1985, au cours des fouilles de l'église funéraire du Haut Moyen Âge de Sion, Sous-le-Scex, dirigées par Hans-Jörg Lehner, quatre stèles funéraires d'époque romaine ont été découvertes en remploi comme dalles latérales de tombes ou comme couvercle de sarcophage, sous le sol de cet édifice¹. Ces trouvailles portent à dix le nombre d'inscriptions d'époque romaine provenant de Sion et à six celui des stèles funéraires². Comme les fouilles ne sont actuellement pas achevées sur ce site, il est possible que d'autres stèles apparaissent au cours des travaux. Malgré cette incertitude, il nous a paru opportun de présenter sans plus attendre ces documents si importants pour l'histoire antique du Valais et de Sion en particulier. Du fait des dimensions et du poids imposant de trois de ces stèles (celle d'Exomnius pèse env. 2 tonnes, celles de Veratius et de Sentius, env. 650 et 900 kg), on peut penser qu'elles n'ont pas été amenées de bien loin pour

* Nous tenons ici à remercier chaleureusement l'auteur de ces découvertes, M. Hans-Jörg Lehner, qui nous en a réservé la publication, ainsi que tous ceux qui nous ont fait bénéficier de leur science et de leurs conseils, en particulier MM. les professeurs D. van Berchem, de Genève, H. Devijver, de Louvain, et R. Fellmann, de Bâle, MM. Michel Aberson, de Genève, F.-O. Dubuis, ancien archéologue cantonal, H. Lieb, de Schaffhouse, et R. Wachter, de Zurich.

¹ La mise au jour de l'église a été signalée par F.-O. DUBUIS, « La découverte d'une église préromane à Sion, Sous-le-Scex », *Archéologie suisse* 7, 1984, 4, pp. 139-144, et par H.-J. LEHNER, « Sion, Sous-le-Scex : L'église funéraire du haut moyen âge », *Sedunum nostrum*, bulletin n° 36, 1985 (avec illustration des stèles d'Exomnius et de Saturninus). Ce dernier article a été repris dans *Helvetia archaeologica*, 16/1985 - 63/64, pp. 131-136 (illustration de la stèle d'Exomnius, transcription et bref commentaire pp. 134-135). H.-J. LEHNER a brièvement présenté la stèle d'Exomnius dans « Sion, Sous-le-Scex VS, Wiederverwendete römische Grabsteine im frühmittelalterlichen Friedhof », *Archéologie suisse* 9, 1986, 1, p. 23.

² Inscriptions provenant de Sion, déjà connues : CIL XII, 135 à 140 = WIBLÉ 33, 40, 64, 48, 49, 63 = WALSER 252 à 257.

être ainsi remployées dans l'église du Haut Moyen Âge³. Cela nous conduit à suggérer que cet édifice a été construit à proximité d'une nécropole d'époque romaine, si ce n'est à son emplacement, et vraisemblablement à proximité d'une voie menant à l'agglomération antique, en dehors de cette dernière⁴.

Il est difficile, dans l'état actuel de la question, de se faire une idée précise de la localisation et de l'extension de cette agglomération⁵. Des vestiges de bâtiments et d'égouts d'époque romaine ont été découverts sur la rive droite de la Sionne, à l'ouest de la colline de Valère, dans la région de l'église Saint-Théodule sous laquelle des thermes, notamment, ont été mis au jour entre 1960 et 1964. Ni du côté nord, ni du côté est, il n'est possible d'évaluer les limites de cette agglomération. Au sud, elle ne s'étendait en tout cas pas au-delà de la rue de Lausanne (des tombes d'époque romaine ont été découvertes à l'emplacement d'immeubles bordant cette rue du côté sud). À l'ouest, aucun vestige de construction d'époque romaine n'a été trouvé lors de l'excavation exécutée pour le garage souterrain situé sous la place de la Planta. Les murs mis au jour en 1958 à la Sitterie⁶, et en 1957 et 1987 à Sous-le-Scex, à env. 200 m à l'est de l'église funéraire découverte en 1984⁷, semblent avoir appartenu à des bâtiments situés hors agglomération (*villae suburbanae*?).

³ Ce ne sont pas les seuls éléments de remploi retrouvés lors des fouilles de cette église : on peut mentionner notamment plusieurs dalles en calcaire d'un bassin, d'époque romaine également.

⁴ À l'époque romaine, on enterrait les morts à l'extérieur des agglomérations, en principe le long des voies qui y menaient.

⁵ L'état actuel de la question a été présenté par F.-O. DUBUIS et A. LUGON, « Sion jusqu'au XII^e siècle, Acquis, questions et perspectives », *Vallesia*, XL, Sion, 1985, pp. 1-60, notamment pp. 14ss.

⁶ À env. 600 m au nord de l'église Saint-Théodule.

⁷ C'est-à-dire à env. 500 m à l'est de l'église Saint-Théodule.

ABRÉVIATIONS

- AE = L'Année épigraphique, Paris, 1888-.
- ALFÖLDY = G. ALFÖLDY, *Die Personennamen in der römischen Provinz Dalmatia*, Beiträge zur Namensforschung, N.F. Beiheft 4, Heidelberg, 1969.
- BRGK 1927 = H. FINKE, *Neue Inschriften, 17. Bericht der Römisch-germanischen Kommission 1927*, Francfort, 1929, pp. 1-107 (die germanischen Provinzen).
- CIL = *Corpus inscriptionum Latinarum*, Berlin, 1863-.
- COLINI = A. M. COLINI, *Il fascio littorio*, Rome, 1933.
- COLLART = P. COLLART, Inscriptions latines de St-Maurice et du Bas-Valais, *Revue suisse d'Art et d'Archéologie* 3, 1941, pp. 1-24, 65-76.
- DEVIJVER = H. DEVIJVER, *Prosopographia Militiarum Equestrium I-III*, Louvain, 1976-1980.
- H.-M. = E. HOWALD et E. MEYER, *Die römische Schweiz, Texte und Inschriften mit Uebersetzung*, Zurich, 1941.
- HOLDER = A. HOLDER, *Alt-celtischer Sprachschatz I-III*, Leipzig, 1896-1907 (1913).
- ILB = A. DEMAN et M.-Th. RAEPSAET-CHARLIER, *Les inscriptions latines de Belgique (ILB)*, Université libre de Bruxelles, Faculté de Philosophie et Lettres, Sources et Instruments VII, Bruxelles, 1985.
- ILN = J. GASCOU et M. JANON, *Inscriptions Latines de Narbonnaise (I.L.N.)*, Fréjus, *XLIV^e suppl. à Gallia*, CNRS, Paris, 1985.
- KAJANTO = I. KAJANTO, *The Latin cognomina*, Helsinki, 1965.
- Nomenclator* = A. MÓCSY, R. FELDMANN, E. MARTON, M. SZILÁGYI, *Nomenclator provinciarum Europae Latinarum et Galliae Cisalpinae cum indice inverso*, Dissertationes Pannonicae III, 1, Budapest, 1983.
- PAIS = E. PAIS, *Corporis inscriptionum Latinarum supplementa Italica*, fasc. I. Addimenta ad vol. V. Galliae Cisalpinae. *Atti della R. Accademia dei Lincei* 285, 1888, serie 4, Rome, 1888.
- RIC = H. MATTINGLY, E. A. SYDENHAM et alii, *The Roman Imperial Coinage*, Londres, 1923-1984.
- ROLDAN HERVAS = J. M. ROLDAN HERVAS, *Hispania y el ejército romano, Contribución a la historia social de la España antigua*, Acta Salmanticensia 76, Salamanca, 1974.
- TLL = *Thesaurus Linguae Latinae*, Leipzig, 1900-.
- WALSER = G. WALSER, *Römische Inschriften in der Schweiz für den Schulunterricht ausgewählt, photographiert und erklärt*. I-III, Berne, 1979-1980.
- WANSCHER = O. WANSCHER, *Sella curulis, The Folding Stool, An Ancient Symbol of Dignity*, Copenhagen, 1980.
- WIBLÉ = F. WIBLÉ, *Inscriptions latines du Valais antique, Mélanges offerts à André Donnet, Vallesia XXXIII*, 1978, pp. 31-53.
- WIEGELS 1980 = R. WIEGELS, Recension de ROLDAN HERVAS dans *Gnomon* 52, 1980, pp. 268-273.
- WIEGELS 1981 = R. WIEGELS, Eine neue römische Truppeneinheit in Rottweil am Neckar, *Fundberichte aus Baden-Württemberg* 6, 1981, pp. 571-576.

Crédit photographique :

Bernard Dubuis, Sion : planches IIB, IIIA, IIIC, IV, V, VIA, VIB, VIIA et VIII
Hans-Jörg Lehner, Aven : planches I et IIA
Gerold Walser, Berne : planche IIIB
François Wibl , Martigny : planche VIIIB

La stèle de Titus Exomnius Mansuetus

(pl. I et IIA)

FICHE SIGNALÉTIQUE

Dimensions: env. 83 × 230 cm; épaisseur: env. 43 cm dans la partie inférieure et 33 cm dans la partie supérieure; champ épigraphique: 67 × 34 cm; hauteur moyenne des lettres: ligne 1: 4 cm; ligne 2: 4,3 cm; ligne 3: 4 cm; ligne 4: 4 cm; ligne 5: 3,7 cm; ligne 6: 3 cm; ligne 7: 2,2 cm; niche: env. 67 × 165 cm, profondeur maximum: 10,5 cm; taille du personnage représenté en pied: 163 cm (grandeur naturelle).

Calcaire dont la surface s'effrite (surtout le relief). Cassure dans la partie inférieure. Les côtés et le dos de la stèle ont été sommairement dégrossis.

Découverte en 1985, réemployée comme dalle de couverture d'un sarcophage, sous le sol en mortier de l'annexe nord de l'église funéraire de Sion, Sous-le-Scex.

Cette stèle appartient à un type relativement peu fréquent de monument funéraire sur lesquels l'inscription a été gravée au-dessus de la représentation figurée du défunt, et non pas au-dessous. La niche occupe toute la partie inférieure de la stèle. Cette dernière ne pouvait ainsi pas être fichée en terre: elle devait donc être encastrée dans la façade d'un tombeau. C'est apparemment le seul document connu actuellement sur lequel est représenté un préfet de cohorte auxiliaire en habit militaire, ce qui nous amène d'autant plus à déplorer le mauvais état de conservation du relief sur lequel les détails de l'équipement de cet officier et les insignes de son grade sont difficilement reconnaissables (voir la contribution de H. Devijver, *infra* p. 363). Aucune autre stèle découverte sur sol suisse ne peut être comparée à ce document exceptionnel.

Dans son cadre mouluré, l'inscription se lit ainsi:

TITO•EXOMNIO•MAN
SVETO•EQVITI•R•
PRAEFECTO•COHORTIS
SECVNDAE•HISPANO
RVM•DEFVNTO•IN•ANNO
XXII•TITVS•EXOMNIVS•VERVS
PATER

Tito Exomnio Man/sueto, equiti R(omano), / praefecto cohortis / secundae Hispano/rum, defun(c)to in anno / XXII, Titus Exomnius Verus / pater.

A Titus Exomnius Mansuetus, chevalier romain, préfet de la deuxième cohorte des Espagnols, décédé dans sa 22^e année, Titus Exomnius Verus, son père (a fait ériger ce monument).

A l'intérieur des lignes, les mots sont séparés par des points en forme de triangle. A la fin de la deuxième ligne, le R, abréviation de ROMANO, est, lui aussi, suivi d'un point séparatif alors que les derniers noms des lignes 3, 5, 6 et 7 ne sont suivis d'aucun signe. Le texte ne présente qu'une seule abréviation, ce qui est peu fréquent pour une inscription funéraire de cette longueur et témoigne

généralement d'une date assez ancienne. On se serait attendu à lire T pour TITO, EQ pour EQVITI, PRAEF pour PRAEFECTO, etc. Le lapicide a gravé les lettres assez soigneusement. Mais il n'avait apparemment pas une habitude consommée de composer un texte épigraphique ; quelques lettres apparaissent en tout petits caractères à la fin des lignes 3 et 5 et le dernier mot de l'inscription a été reporté à la ligne 7, non prévue à l'origine. D'autre part, il n'a pas recouru à des ligatures de lettres pour gagner de la place.

On remarque à la ligne 5 la graphie DEFVNTO pour DEFVNCTO, ce qui n'est pas exceptionnel⁸, et surtout la façon inhabituelle d'indiquer l'âge du défunt : en principe, le participe passé *defunctus* est suivi du nombre d'années qu'a vécues le personnage, au génitif pluriel (*defunctus annorum tot*). *Defunctus in anno tot* n'est, à notre connaissance, nulle part attestée sur un monument funéraire d'époque romaine ; on trouve cependant quelques rares formules très proches, telles *in bimatu obiit* et *in an. IIX obiit*⁹, *obiit in anno XIII*¹⁰ et *[dec]essit in septumo anno*¹¹. Il faut d'autre part comprendre que Titus Exomnius Mansuetus est mort dans sa 22^e année et non pas à l'âge de 22 ans, ainsi que nous le prouvent d'autres documents, notamment une inscription d'Intercisa, en Pannonie inférieure, sur laquelle on lit : *...qui vixit annos XXXVIII in quadragensimo fati animam reddidit...*¹².

On notera, par ailleurs, qu'il n'est fait mention, avant le *cognomen* du défunt, Mansuetus, ni de sa filiation, ni de la tribu dans laquelle il était inscrit. Ces indications figurent habituellement à cette place dans ce genre de document et elles servent à attester le statut d'homme libre, d'ingénu, et de citoyen romain.

Notre chevalier, ainsi que son père, portaient les *tria nomina* que possédait tout citoyen romain, c'est-à-dire un *praenomen* ou prénom, Titus, un *nomen* ou gentilice, Exomnius, et un *cognomen* ou surnom, Mansuetus, Verus. Il n'y a rien à dire au sujet de leur prénom, l'un de ceux qui, en nombre restreint (moins d'une vingtaine), avaient encore cours à l'époque impériale.

Leurs surnoms Mansuetus (qui veut dire aimable, doux) et Verus (qui signifie sincère, honnête) sont largement représentés dans l'Empire romain, Mansuetus notamment en Narbonnaise, en Gaule septentrionale et en Germanie, en Pannonie et en Italie du Nord, Verus en Norique, en Italie du Nord, en Narbonnaise et en Pannonie¹³.

Leur gentilice Exomnius est, par contre, beaucoup plus intéressant : il appartient à une série de noms gaulois, gentilices, noms uniques de personnes d'origine indigène ou surnoms, formés à partir des deux éléments celtes *ex* (hors de) et *obno* (crainte, peur) ; il signifie donc « sans peur »¹⁴. Ces noms peuvent être orthographiés de différentes façons : un s est parfois intercalé entre le x et le o ; presque toujours, un m a remplacé le b de la racine gauloise. On en trouvera la liste en annexe à cet article.

L'aire de répartition de ces noms ne comprend que des régions peuplées par des Gaulois, notamment les Alpes occidentales et les contrées voisines (jusqu'à Lyon à l'ouest), la Gaule Cisalpine et les pays rhénans jusqu'à la mer du Nord, avec une concentration relativement forte en Gaule Cisalpine et en

⁸ Voir les *indices* du CIL et TLL 5, 1, col. 376, s.v. *defungor*.

⁹ CIL VI, 19632.

¹⁰ CIL XII, 765.

¹¹ CIL XIV, 2148.

¹² CIL III, 3335 ; voir aussi CIL III, 3989, X 4428 et 5020.

¹³ Cf. *Nomenclator* s.v. Mansuetus et Verus, pp. 177 et 308, ainsi que KAJANTO, pp. 263 et 253.

¹⁴ HOLDER, I, col. 1489-1490. Cette signification est admise dans toutes les publications plus récentes que nous avons consultées.

Germanie Inférieure. Dans cette dernière région, cinq des six inscriptions dans lesquelles apparaissent des personnages portant ces noms sont dédiées à des divinités indigènes¹⁵, ce qui semble témoigner de leur attachement à la religion de leurs ancêtres et à leur origine. Dans l'état actuel de la question, on ne peut donc pas préciser de laquelle de ces régions notre chevalier « Sans-Peur » était originaire.

Le témoin épigraphique le plus proche du nôtre est une épitaphe d'un certain Lucius Exomnius Macrinus, décédé alors qu'il accomplissait ses études en Valais, découverte dans le district voisin des Alpes Grées (la Tarentaise), souvent réunies à l'époque romaine aux Alpes Poenines (le Valais)¹⁶ sous l'autorité d'un même procureur. Cette épitaphe, d'époque plus tardive, témoignerait-elle de l'implantation d'Exomnii, appartenant à la classe dirigeante, dans une vallée voisine, mais gardant des contacts avec notre région ?

Titus Exomnius Mansuetus appartenait à l'ordre équestre ; il est expressément désigné comme chevalier romain (*equus Romanus*), mention qui, dans cette inscription, est presque superflue dans la mesure où tout préfet de cohorte auxiliaire devait l'être. Ce grade est le premier des *tres militiae equestres* qu'accomplissaient généralement, au début de l'Empire, les chevaliers romains qui se destinaient à une carrière dans l'administration impériale. S'il n'était pas décédé si jeune et s'il avait pu poursuivre sa carrière militaire, il aurait vraisemblablement accédé par la suite au grade de tribun de légion (*tribunus legionis*)¹⁷, puis de préfet d'une aile de cavalerie (*praefectus alae*). Le fait qu'on ait tenu à souligner son appartenance à l'ordre équestre indique peut-être que Titus Exomnius Mansuetus était le premier de sa famille à y avoir été reçu.

Titus Exomnius Verus, dans le monument qu'il a fait ériger à la mémoire de son fils, n'indique ni son activité professionnelle, ni ses qualités, mais il était apparemment très fier de son fils. Ce devait être un homme assez important (notable local, fonctionnaire, homme d'affaires, commerçant, officier subalterne, etc.) ; pour rentrer dans l'ordre équestre, son fils avait dû justifier d'un cens (fortune) de 400 000 sesterces.

Les raisons pour lesquelles cette stèle a été érigée en Valais, en particulier à Sion, ne nous sont pas connues. Elles sont vraisemblablement liées à l'activité de Titus Exomnius Verus qui ne semble pas être originaire de la région (se serait-il, par exemple, établi dans cette localité pour ses affaires ?), mais en tout cas pas à celle qu'exerçait son fils dans l'armée. Des troupes ont certes emprunté le col du Grand Saint-Bernard à l'époque romaine, mais aucune n'a jamais été stationnée en Valais. Comme Sion se trouvait à l'écart des grands axes routiers d'alors, l'exercice de son commandement n'aurait assurément pas amené Titus Exomnius Mansuetus en ces lieux. Sans attaches personnelles dans l'ancien chef-lieu des Sédunes, il n'y aurait certainement pas été enterré¹⁸.

¹⁵ Voir liste annexe n^{os} 6, 13, 15, 20 et 21.

¹⁶ Voir liste annexe n^o 9.

¹⁷ Ou éventuellement tribun d'une cohorte *milliaria*.

¹⁸ A l'époque romaine, on n'hésitait pas à rapatrier les corps des défunts. Ainsi l'inscription funéraire de Nitonius Vegetinus, découverte à Saint-Maurice, aujourd'hui perdue (CIL XII, 155 ; H.-M. 67, WIBLÉ 57), précisait qu'il était décédé à Rome et que son père *corpus eius deportatum hic condidit* ; en Tarentaise, sur le sarcophage de L. Exomnius Macrinus (liste annexe n^o 9), on lit : *reliquis eius [huc] delatis*.

Parmi les personnes qui portent un nom dérivé du gaulois *ex-obno* et dont l'activité nous est connue, Titus Exomnius Mansuetus est le plus illustre. On peut citer en effet, à ses côtés, trois soldats¹⁹, un centurion²⁰ et un certain Marcus Exomnius Severus qui avait exercé la charge de *duumvir* (un des plus hauts magistrats d'une cité) pour la seconde fois à S. Damiano (Alpes Maritimes)²¹. Notre chevalier fait par ailleurs partie d'un groupe très restreint d'officiers exceptionnellement jeunes, promus au grade de préfet d'une cohorte auxiliaire²². Leurs collègues, pour la plupart, ne devaient pas exercer leur premier commandement avant l'âge de 35 ans et même souvent davantage. Les raisons de cette très rapide promotion nous échappent. Elles sont assurément liées davantage à la personne et aux relations de son père qu'à ses qualités propres.

A moins d'un hasard extraordinaire, nous ne saurons jamais avec certitude quelle deuxième cohorte des Espagnols Titus Exomnius commandait. En effet, les cohortes auxiliaires²³ et les ailes de cavalerie tiraient généralement leur appellation de l'origine des soldats qui y étaient enrôlés lors de leur création et étaient numérotées, à chaque nouvelle levée, en commençant par le chiffre I. On connaît ainsi au moins six cohortes II (ou *secundae*) *Hispanorum* (ou *Hispanae*) différentes²⁴. Tous ces corps de troupes pouvaient être simplement désignés *cohors II Hispanorum*, même si, habituellement ou occasionnellement, ils portent, sur des inscriptions, des surnoms ou des qualificatifs supplémentaires. En voici la liste :

— Une *cohors II Hispanorum equitata*²⁵, se trouvait à l'époque flavienne (dernier tiers du I^{er} siècle de notre ère) en Germanie Inférieure où elle reçut, vraisemblablement en 89 après J.-C., les qualificatifs de *pia*, *fidelis*, pour sa participation à l'écrasement du soulèvement de Saturninus. En 117 au plus tard, elle est cantonnée en Germanie Supérieure où elle reste stationnée en tout cas jusqu'au règne d'Antonin le Pieux.

— Une *cohors II Hispanorum equitata*²⁶, plus tard surnommée *scutata cyrenaica*, puis *antoniniana* et enfin *gordiana*, était stationnée au cours de la seconde moitié du I^{er} siècle de notre ère, en Pannonie. Sous le règne de Trajan, en 99 et 100 après J.-C., elle appartient à l'armée de Mésie, puis dès 110, à celle

¹⁹ Voir liste annexe n^{os} 7, 12 et 26.

²⁰ Voir liste annexe n^o 10.

²¹ Voir liste annexe n^o 8.

²² Sur ce sujet, cf. H. DEVIJVER, *De leeftijd van de ridderofficieren tijdens het Vroeg-Romeinse Keizerrijk*, *Handelingen XXVIII der Koninklijke Zuidnederlandse Maatschappij voor Taal- en Letterkunde en Geschiedenis*, 1974, pp. 83-146, notamment pp. 127ss. Voir aussi E. BIRLEY, *The Equestrian Officers of the Roman Army*, *Roman Britain and the Roman Army*, Kendal, 1961², pp. 133ss.

²³ Une cohorte auxiliaire, commandée par un préfet, est un corps de troupe formé d'env. 500 hommes qui ne sont en principe pas citoyens romains (*cohors quingenaria*). Elle est dite *equitata* quand elle comprend un détachement de cavalerie (env. un quart de cavaliers et trois quarts de fantassins). Si la cohorte comprend un millier d'hommes, elle est dite *milliaria* et est alors normalement commandée par un tribun effectuant la deuxième de ses *militiae equestres* (en lieu et place du tribunat d'une légion). Une cohorte auxiliaire pouvait soit être rattachée à une légion, soit former, avec d'autres cohortes et des ailes de cavalerie, l'armée d'« occupation » d'une province procuratorienne.

²⁴ Au sujet des cohortes « espagnoles », voir ROLDAN HERVAS. Importante recension de cet ouvrage : WIEGELS 1980. Voir aussi en dernier lieu : WIEGELS 1981. La publication de base sur les cohortes demeure l'article *cohors* de C. CICHORIUS, *Realencyklopädie der klassischen Altertumswissenschaft*, edd. Pauly/Wissowa, IV, 1901, col. 231 ss.

²⁵ Cf. ROLDAN HERVAS, pp. 68-70 ; WIEGELS 1980, p. 270 ; WIEGELS 1981, pp. 574-576.

²⁶ Cf. ROLDAN HERVAS, pp. 97, 115-117 ; WIEGELS 1980, p. 271 ; WIEGELS 1981, pp. 573-574.

de Dacie, et ce, au moins jusque dans les années 240 de notre ère. Sous Hadrien probablement, elle en fut cependant détachée temporairement et se rendit dans le bassin oriental de la Méditerranée; à cette occasion elle dut séjourner quelque temps en Cyrénaïque²⁷, d'où son surnom de *cyrenaica*.

— Une *cohors II Hispanorum peditata pia fidelis*²⁸ est attestée par une marque sur une tuile à Utrecht, en Germanie Inférieure, à une époque indéterminée, mais certainement postérieure à 89 après J.-C.²⁹.

— Une *cohors II Hispanorum equitata civium Romanorum*³⁰ était stationnée en Maurétanie Tingitane au plus tard en 109 après J.-C. Elle a pu y demeurer jusqu'au Bas-Empire; la *Notitia Dignitatum* cite en effet une *cohors II Hispanorum* dans cette province. Ce devait être une cohorte *milliaria*, car elle fut un temps commandée par un tribun, Titus Statius Praetuttianus, qui accomplissait alors la deuxième de ses *militiae*³¹. Vers le milieu du III^e siècle de notre ère, Quintus Gargilius Martialis effectua également sa *militia secunda* comme tribun d'une cohorte (*milliaria*) des Espagnols dans la province de Maurétanie Césarienne³². Il s'agit peut-être de ce même corps de troupe, temporairement déplacé.

— Une *cohors II Hispana (equitata) civium Romanorum*³³ était aussi cantonnée en Maurétanie Tingitane en 109 après J.-C. Elle y resta en tout cas jusqu'en 156/157. Elle est encore mentionnée sur une inscription de Lyon à l'époque sévérienne (début du III^e siècle de notre ère) sans que son lieu de stationnement soit précisé³⁴. Il s'agit certainement de la *cohors II Vasconum civium Romanorum*, levée en Espagne en 68 après J.-C. par Galba, pour lutter en Germanie contre Civilis, qui stationne ensuite en Grande-Bretagne où elle est encore présente en 105 de notre ère. Elle est nommée *cohors II Hispana Vasconum civium Romanorum* sur l'épithaphe d'un de ses préfets du II^e siècle de notre ère³⁵.

— Une *cohors II Hispanorum (equitata)*³⁶ se trouvait en Numidie en 128 après J.-C. Elle est mentionnée dans le fameux discours, partiellement conservé par une inscription, qu'a prononcé Hadrien à Lambèse, le 1^{er} juillet 128 après J.-C., à la suite d'une inspection. Au témoignage d'une inscription funéraire trouvée dans ce camp, c'était une cohorte *equitata*³⁷. C'est peut-être à ce corps de troupe, ou bien à un autre cité ci-dessus et stationné également en Afrique du Nord, que se rapportent plusieurs inscriptions mentionnant des cohortes d'Espagnols (sans numéro d'ordre), trouvées en Numidie, en Maurétanie Césarienne, en Afrique proconsulaire et en Cyrénaïque.

— Une *cohors secunda Hispanorum*³⁸ a vraisemblablement stationné (combien de temps?) à Alexandrie d'Égypte ou dans ses environs, au cours du II^e siècle de notre ère. Il pourrait s'agir de l'une des cohortes énumérées ci-dessus.

²⁷ Elle a peut-être participé à l'écrasement de la révolte juive de Bar-Kochba (132-135 après J.-C.).

²⁸ ROLDAN HERVAS, pp. 69-70; WIEGELS 1980, p. 270.

²⁹ A cause des qualificatifs *pia fidelis* (cf. la première cohorte mentionnée).

³⁰ Cf. ROLDAN HERVAS, pp. 128-129. A noter que notre avis concernant ces cohortes diffère souvent quelque peu de celui de l'historien espagnol.

³¹ CIL IX, 5066 (= 6148); DEVIJVER, S 77.

³² CIL VIII, 9047; DEVIJVER, G 4; H. DEVIJVER: L'armée romaine en Maurétanie Césarienne, *Latomus* 43, 1984, pp. 588-589.

³³ Cf. ROLDAN HERVAS, pp. 128, 129.

³⁴ CIL XIII, 1680; DEVIJVER, A 127. Le préfet de cette *cohors II Hispanae*, Tiberius Antistius Marcianus, était originaire de l'île de Djerba (*domo Circina*).

³⁵ CIL XII, 3183; DEVIJVER, S 6; ce préfet se nommait Lucius Sammius Aemilianus.

³⁶ ROLDAN HERVAS, pp. 131-132, etc.

³⁷ CIL VIII, 17619 (= 2226).

³⁸ ROLDAN HERVAS, pp. 149, 150.

— Trois inscriptions découvertes en Asie Mineure se rapportent à des militaires appartenant à une *cohors II Hispanorum (equitata)*. Un autre document découvert dans cette région mentionne un corps de troupe « espagnol », tandis qu'une inscription d'Aesernia, en Italie, de la première moitié du II^e siècle après J.-C., nous apprend qu'un Publius Septimius Paterculus a été préfet d'une cohorte d'Espagnols (son numéro n'est pas conservé) en Cappadoce³⁹. On ne peut exclure que ces inscriptions se rapportent à l'une ou l'autre des cohortes que nous venons de citer, et qui aurait été cantonnée en Asie Mineure avant ou après son stationnement dans la (ou les) région(s) où nous l'avons reconnue.

Titus Exomnius Mansuetus n'a vraisemblablement pas commandé une des cohortes stationnées en Maurétanie Tingitane, car l'une était *milliaria*, donc normalement placée sous l'autorité d'un tribun, et l'autre n'est apparemment attestée que sous l'appellation de *cohors Hispana* (et non *Hispanorum*). Comme le lieu de trouvaille de notre stèle n'est d'aucun secours pour déterminer le lieu de stationnement de la troupe qu'il commandait, nous nous trouvons devant plusieurs possibilités dont aucune ne peut être éliminée d'emblée. A titre d'hypothèse, on pourrait penser à l'une des trois premières cohortes que nous avons mentionnées, notamment à celles stationnées en Germanie (Supérieure ou Inférieure). Il n'est en effet pas rare qu'un chevalier romain, de souche indigène, accomplisse ses *militiae equestres* non loin de son lieu d'origine⁴⁰; ces cohortes, par ailleurs, apparaissent, dans les documents qui sont à notre disposition, au cours de la seconde moitié du I^{er} siècle après J.-C., époque à laquelle nous pensons que cette stèle a été érigée.

Plusieurs arguments que nous ne voulons pas développer ici plaident en effet en faveur d'une datation de cette stèle entre les années 50 et 100 de notre ère (probablement plus près du milieu que de la fin du siècle) : son type, sa grandeur et la manière de représenter le défunt (on peut citer des parallèles de cette époque notamment en Rhénanie et en Italie du Nord), le souci, dans le texte, de tout indiquer explicitement et presque sans abréviations. Le caractère des lettres ne s'oppose pas à cette datation relativement haute. Il n'en demeure pas moins que l'absence, entre le gentilice et le surnom de notre préfet, de l'indication de sa filiation (même si elle est explicite à la fin de l'inscription) et de sa tribu est exceptionnelle pour un document de cette nature⁴¹.

³⁹ ROLDAN HERVAS, pp. 149-150; inscription du préfet Publius Septimius Paterculus : CIL IX, 2649 (= 5024); DEVIJVER, S 36.

⁴⁰ Voir par exemple CIL XIII, 4030 : un anonyme, originaire de Trèves, a vraisemblablement accompli ses *tres militiae* en Germanie Inférieure. Analyse de cette inscription : J. KRIER et L. SCHWINDEN, Die Merscher Inschrift CIL XIII, 4030, *Triester Zeitschrift* 37, 1974, pp. 123-147 (= AE 1973, 361); DEVIJVER Inc. 236; pour S. DVŠANIĆ, *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 47, 1982, p. 168, note 82, cet anonyme aurait peut-être commandé des troupes en Grande-Bretagne. Voir aussi H. DEVIJVER, Equestrian Officers from the East, in : The Defense of the Roman and Byzantine East, *British Archaeological Reports, International Series* 297, 1986, pp. 109-225.

⁴¹ Ce constat ne constitue cependant pas un argument de datation, même si, au I^{er} siècle de notre ère, il est de règle de faire figurer, sur les épitaphes des soldats citoyens romains, leur filiation et la tribu dans laquelle ils étaient inscrits. Cette habitude n'est plus systématiquement respectée dès le II^e siècle et encore moins après l'octroi, en 212-213 de notre ère, par l'empereur Caracalla, de la citoyenneté romaine à tous les hommes libres de l'Empire. En effet, les familles de rang sénatorial ou équestre ont en principe continué à faire figurer ces mentions à la suite du gentilice dans les inscriptions funéraires ou honorifiques, parfois jusqu'au IV^e siècle de notre ère.

ANNEXE

Noms dérivés du gaulois *ex-obno* apparaissant sur des inscriptions d'époque romaine

- 1 **Exo-** surnom (?) à Strasbourg, Germanie Supérieure, considéré généralement comme une attestation d'Exomnus ou d'Exomnius. Autre possibilité: par exemple Exoneratus. CIL XIII, 11632.
- 2 **Exobna** nom unique, à Brisino, près de Stresa, Gaule Cisalpine. AE 1982, 413.
- 3 **Exom-** surnom à Genève, Narbonnaise, d'un homme apparemment originaire de Germanie Supérieure. CIL XII, 2604.
- 4 **Exomna** nom unique, à Cologne, Germanie Inférieure. CIL XIII, 8409.
- 5 **Exomnaci** surnom, à Vintimille, Gaule Cisalpine, portés par deux personnes mentionnées dans l'inscription. Pais 999.
- 6 **Exomnianius** gentilice, à Middelburg, près de Domburg, Germanie Inférieure. CIL XIII, 8784.
- 7 **Exomnis** surnom, à Rome (porté par un soldat originaire de Trente, en Gaule Cisalpine). AE 1976, 23.
- 8 **Exomnius** gentilice, à S. Damiano, Alpes Maritimes. CIL V, 7832.
- 9 **Exomnius** gentilice, à La Villette près d'Aime-en-Tarentaise, Alpes Grées, CIL XII, 118.
- 10 **Exomnius** gentilice, à Lyon, Gaule Lyonnaise. CIL XIII, 1854.
- 11 **Exomnius** gentilice, en Gaule septentrionale, cité dans *Nomenclator*, p. 122. Nos recherches pour retrouver ce document ont été infructueuses.
- 12 **Exomnius** gentilice, à Hainburg, près de Carnuntum, Pannonie Supérieure (porté par un soldat apparemment originaire de Cologne en Germanie Inférieure). CIL III, 4465.
- 13 **Exomnius** nom unique, à Zierikzee, Germanie Inférieure. AE 1975, 642.
- 14 **Exomnius** nom unique (?), à Petzel, Gaule Belgique. CIL XIII, 4470.
- 15 **Exomnius** surnom (?), à Geich près de Zülrich, en Germanie Inférieure. CIL XIII, 7932.
- 16 **Exomnius** surnom, en Norique, cité dans *Nomenclator*, p. 122. Nos recherches pour retrouver ce document ont été infructueuses.
- 17 **Exomnius ou Exomnus** gentilice ou nom unique⁴², à Mons près de Fréjus, en Gaule Narbonnaise. ILN 121.
- 18 **Exomnus** surnom, à Milan en Gaule Cisalpine. CIL V, 6101.
- 19 **Exomnus** (éventuellement Exomnius⁴³), surnom, à Arlon, Gaule Belgique. ILB 100.
- 20-21 **Exomnus** (éventuellement Exomnius⁴⁴), nom unique à Pesch, Germanie Inférieure. Même personnage mentionné par deux inscriptions. CIL XIII, 12019 et BRGK 1927, 266.

⁴² *Monimentu(m) Titi, Exomni f(ili) (ou Titi Exomni(i) f.)...*

⁴³ *DM Sattoni Exomni Primus Prisso nepoti fecit*. Les auteurs des ILB pensent que le défunt avait comme gentilice Sattonius et comme surnom Exomnius. Rien cependant ne nous oblige à suppléer un second i à Exomni. On pourrait d'autre part penser qu'Exomnus est ici le nom unique du père du défunt, le mot *fili* pouvant être sous-entendu. Voir les deux inscriptions suivantes.

⁴⁴ Il s'agit d'un Laubasnius (ou Leubasnius) Exomni (*filius* étant sous-entendu). Rien ne nous oblige à suppléer un second i à Exomni.

- 22 **Exsobinius ou Exsobinno** nom d'homme ?, à Majeroux, en Gaule Belgique. Il pourrait aussi s'agir d'une épithète du dieu Lenus Mars : Exsobinnus. CIL XIII, 3970.
- 23 **Exsobnus** nom unique, à Meimsheim, Germanie Supérieure. CIL XIII, 6460.
- 24 **Exsomna** surnom, à Valenza (Bassignana) en Gaule Cisalpine. CIL V, 7445.
- 25 **Exsomnia** gentile, à Turin en Gaule Cisalpine. CIL V, 7123.
- 26 **Exsomnus** gentile (!), à Mayence, Germanie Supérieure (porté par un soldat originaire de Vercelli, en Gaule Cisalpine). CIL XIII, 6939.

2

La stèle de Veratius (pl. IIB, IV et VIA)

FICHE SIGNALÉTIQUE

Dimensions : env. 80/82 × 209 cm (sans le talon d'env. 42 × 16 cm) ; épaisseur moyenne : env. 14,5 cm ; champ épigraphique : env. 57/55,5 × 70 cm à l'intérieur d'un cadre mouluré ; hauteur moyenne des lettres : ligne 1 : 7,6 cm ; ligne 2 : 7 cm ; ligne 3 : 6,8 cm ; ligne 4 : 6 cm ; ligne 5 : 5,8 cm ; ligne 6 : 5,5 cm ; ligne 7 : 7,1 cm ; la base du cadre mouluré de l'inscription se situe à env. 85,5 cm de la base de la dalle (talon non compris) ; dimensions du tympan curviligne bordé d'un cadre mouluré : env. 67 × 32 cm. A l'intérieur du tympan, une rosace à 16 pétales et omphalos central, d'env. 30 cm de diamètre au-dessus de deux lances croisées dont les pointes se dirigent vers les deux angles du fronton¹. Dans les écoinçons, deux coupelles à omphalos d'env. 8 cm de diamètre. Deux acrotères en accroche-cœur, mal ou pas conservés, prennent naissance à la base du fronton, qui était aplani sur une largeur d'env. 16 cm.

A peu près au milieu de l'épaisseur de la dalle, au sommet des acrotères et du fronton, présence de trous de scellement verticaux dans lesquels on remarque les restes d'une tige en fer scellée avec du plomb qui débordé du trou.

Calcaire ; le champ épigraphique et le fronton ont été bien lissés ; les autres parties visibles de la stèle ont été soigneusement travaillées à la gradine ; ciselure lisse d'env. 1 à 2 cm bordant les cadres moulurés et les arêtes antérieures du monument. Le dos de la pierre est sommairement dégrossi.

Découverte en 1985, remployée comme dalle latérale d'une tombe sous le sol de la nef de l'église funéraire de Sion, Sous-le-Scex, face inscrite du côté extérieur ; l'autre long côté de cette tombe était formé par la stèle de Lucius Sentius Secundus.

¹ On connaît, notamment en Italie du Nord, des tympanes de stèles ornés d'un bouclier et de deux lances dans une disposition semblable ; dans la stèle de Sion, une rosace a remplacé le bouclier. On peut par exemple citer la stèle du *sevir* Trebius Mascus Saturninus découverte à Côme, qui a aussi un tympan curviligne, et qui est typologiquement très proche de la nôtre, illustrée dans : G. ZIMMER, *Römische Berufsdarstellungen*, Archäologischen Forschungen 12, Berlin, 1982, pp. 174-175, n° 102 ; elle date de la seconde moitié du I^{er} siècle de notre ère.

Dans son cadre mouluré, l'inscription se lit ainsi :

VÉRATIVS
ACV́TÍ•F•
T•F•I
•L•ACV́TIVS
SECVNDVS
FRÁTER•
F•C•

Veratius / Acuti f(ilius) / t(estamento) f(ieri) i(ussit) / L(ucius) Acutius / Secundus / frater / f(aciendum) c(uravit).

Veratius fils d'Acutus a ordonné par testament d'élever (ce monument). Lucius Acutius Secundus, son frère, s'est occupé de le faire.

A l'intérieur des lignes, les mots sont séparés par des signes en forme de feuilles (*hederae*), qui, en fonction des espaces disponibles, peuvent aussi être placés au début ou à la fin des lignes. On remarque l'indication d'accents (*apices*) sur les mots écrits en toutes lettres². Ces *apices* (quand ils sont bien placés, comme ici, ce qui n'est pas toujours le cas) indiquent les voyelles naturellement longues. Ils apparaissent surtout sur des inscriptions du I^{er} siècle de notre ère, mais on les retrouve occasionnellement jusqu'à l'époque de l'empereur Gallien (253-268 après J.-C.). Les lettres, très profondes, ont été gravées avec grand soin et la composition du texte est très équilibrée.

Le défunt ne nous est connu que par un nom unique que, dans pareil cas, l'on assimile généralement à un *cognomen*. Comme tel, Veratius est essentiellement attesté en Narbonnaise, où il apparaît 11 fois, alors qu'on ne le retrouve qu'à trois autres reprises dans les provinces latines de l'Europe et dans la Gaule Cisalpine³. En tant que gentilice, Veratius, s'il demeure très fortement représenté en Narbonnaise, est plus largement attesté et mieux réparti. C'est un nom de formation italique.

Le père de Veratius ne possédait également pas les *tria nomina* (auquel cas la filiation aurait été établie au moyen de son prénom et non de son surnom) ; il s'appelait simplement Acutus (éventuellement Acutius), ce qui en latin veut dire à l'esprit fin, pénétrant. Ce *cognomen* est relativement bien attesté en Norique, en Narbonnaise, en Italie du Nord et en Pannonie⁴ ; il était souvent porté par des esclaves ou des affranchis.

Lucius Acutius Secundus, qui s'est occupé de faire ériger ce monument porte, lui, les *tria nomina* et se désigne ainsi comme citoyen romain qu'il pourrait ne pas avoir été. Ni sa filiation, ni son appartenance à une des tribus de Rome ne

² Aucun *apex* n'apparaît dans le nom de Secundus, qui ne comporte pas de voyelle naturellement longue.

³ *Nomenclator*, s.v. p. 306.

⁴ *Nomenclator*, s.v. p. 4.

sont mentionnées, ce qui n'est cependant pas une preuve (voir par exemple l'inscription de Lucius Sentius Secundus).

Son gentilice, il l'a formé sur le *cognomen* de son père, ce qui arrive fréquemment en pays gaulois. Acutius est très bien représenté en Gaule Cisalpine, dans une moindre mesure en Narbonnaise et relativement peu dans les autres provinces occidentales.

Son *cognomen* Secundus, il l'a peut-être dû au fait qu'il était le deuxième fils né dans la famille de son père. C'est un des 18 surnoms les plus usités à l'époque romaine. Il est, par exemple, très fréquent en Norique et, dans une moindre mesure, en Narbonnaise, en Gaule Lyonnaise et en Pannonie, etc.⁵.

Dans aucun nom des personnages mentionnés dans le texte ne transparaît un indice de la provenance de cette famille. Son origine provinciale ne fait cependant pas de doute. Il est possible — mais cela demeure au niveau de l'hypothèse — que cet Acutus soit venu pour ses affaires personnelles de Narbonnaise à Sion, d'où la présence de ses deux fils en ces lieux. C'est en effet dans la Gaule du Sud qu'est le mieux attesté l'usage de Veratius comme surnom.

La présence de trous de scellement au sommet des acrotères et du fronton indique que cette stèle (comme celle de Lucius Sentius Secundus) devait être surmontée d'ornements, probablement en métal, fixés par des barres de fer. S'agirait-il d'un ménisque (sorte d'ombrelle ou d'auvent qui protégeait les têtes des statues des fientes des oiseaux) ? Cela n'expliquerait pas la présence de trois trous de scellement et de la planie aménagée au sommet du fronton. Le motif central devait de ce fait avoir une base relativement large. A titre d'hypothèse, on pourrait penser qu'un canthare surmontait le fronton ; au-dessus des acrotères pourraient être fixées des guirlandes se raccordant d'une façon ou d'une autre au récipient.

La stèle n'était pas fichée en terre, car son talon est trop petit ; ce dernier devait être encastré dans un bloc de pierre ou dans de la maçonnerie.

L'impressionnante grandeur et la forme de cette stèle, le cadre mouluré de l'inscription et du fronton, le soin apporté dans l'exécution des motifs et dans la disposition du texte, la sobriété de ce dernier ainsi que la forme des superbes lettres qui n'ont rien de provincial, mais au contraire supportent aisément la comparaison avec celles qui ont été gravées en Italie et à Rome à la même époque, permettent de proposer une datation de ce monument dans la seconde moitié du I^{er} siècle de notre ère, peut-être plus près du milieu que de la fin de ce siècle.

⁵ *Nomenclator*, s.v. p. 258. Le *cognomen* Secundus est déjà attesté à Sion dans une inscription dédiée à Cybèle (CIL XII, 135 = H.-M. 61 = WIBLÉ 33 = WALSER 252).

**La stèle de Lucius Sentius Secundus
et
de Gellia Tinda**
(pl. IIIA, V, VIB et VIIA)

FICHE SIGNALÉTIQUE

Dimensions : env. 74 × 240 cm (sans le talon d'env. 40 × 20 cm) ; épaisseur : env. 19 cm ; champ épigraphique : 55 × 105 cm ; hauteur moyenne des lettres : ligne 1 : 6,5 cm ; ligne 2 : 6 cm ; ligne 3 : 5,2 cm ; ligne 4 : 5 cm ; ligne 5 : 5 cm ; ligne 6 : 5 cm ; ligne 7 : 5,3 cm ; ligne 8 : 5,3 cm ; ligne 9 : 10,5 cm ; champ en retrait de la représentation de la *sella curulis* : 49 × 45 cm ; hauteur de la *sella curulis* : 28 cm ; dimensions du tympan triangulaire bordé d'un cadre mouluré : env. 52 × 28 cm. A l'intérieur du tympan, rosace à 12 pétales alternés, grands et petits, d'un diamètre d'env. 20 cm, bordée de perles (entre les extrémités des pétales, deux perles rondes entourent une perle ovale). Deux acrotères en accroche-cœur prennent naissance à la base du fronton ; leur sommet se trouve à env. 1 cm au-dessous de celui du fronton qui a été coupé (peut-être dans un deuxième temps). Aux quatre dixièmes environ de l'épaisseur de la dalle, au sommet des acrotères et du fronton, présence de trous de scellement verticaux, d'env. 2 cm de diamètre, vides, profonds d'env. 5 cm.

Calcaire : toute la surface de la dalle et les côtés ont été travaillés soigneusement à la gradine. Le dos de la pierre a été sommairement dégrossi.

Découverte en 1985, remployée comme dalle latérale d'une tombe sous le sol de la nef de l'église funéraire de Sion, Sous-le-Scex, face inscrite du côté extérieur ; l'autre long côté de la tombe était formé par la stèle de Veratius.

Dans son cadre mouluré, l'inscription se lit ainsi :

L•SENTIO•SECVN
DO•AEDILICIO
IIVIRALI
ET•GELLIAE•TINDAE
PARENTIBVS
ET•SEIIO•FRATRI
SENTI
SENECIO•E•TERTIVS
F•C

L(ucio) Sentio Secun/do aedilicio / (duum)virali / et Gelliae Tindae / parentibus / et Seio fratri / Senti(i) / Senecio et Tertius / f(aciendum) c(uraverunt).

A Lucius Sentius Secundus, ancien édile, ancien *duumvir*, et à Gellia Tinda, leurs parents, et à Seiius, leur frère, Senecio et Tertius se sont occupé de faire (ériger ce monument).

A l'intérieur des lignes, les mots sont séparés par des signes en forme de feuille de lierre (*hederae*), plus ou moins élaborés. Quelques lettres sont ligaturées : T et I à la ligne 1, N et D à la ligne 4, E et T ainsi que T et I à la ligne 8 ; I longa (à la place de deux I) à la ligne 7. Les lettres, assez hautes, ont été gravées avec soin et la composition du texte est relativement bien équilibrée.

Lucius Sentius Secundus porte un gentilice d'origine italique, très répandu, surtout en Italie du Centre et du Nord, et déjà attesté en Valais dans une inscription funéraire de Fully, aujourd'hui perdue¹. Son surnom Secundus est aussi très largement diffusé (voir p. 353). Sa femme Gellia Tinda porte un gentilice d'origine latine attesté partout², notamment en Narbonnaise, en Italie du Nord et en Dalmatie, mais son surnom a toutes les chances d'être d'origine celtique ; à notre connaissance, c'est un hapax³.

Les trois fils de ce couple portent naturellement le *nomen* de leur père, mais bien que ce dernier soit indubitablement citoyen romain, ils n'arboient pas de prénom, dont l'usage était étranger à nos régions. Les deux frères qui ont fait ériger cette stèle ont des surnoms très répandus : Senecio, parfois orthographié Senicio, notamment en Gaule Lyonnaise, signifie petit vieillard⁴, mais c'est aussi le nom d'une plante, le sénéçon, et Tertius, un des 18 *cognomina* les plus souvent attestés dans le monde romain, veut dire le troisième⁵. Leur frère défunt porte le *cognomen* Seiius, attesté en Afrique (Numidie proconsulaire)⁶ qui, à première vue, paraît énigmatique, du fait de la présence de deux i. Il s'agit en fait d'une variante orthographique du nom Seius, qui, comme *cognomen* n'est porté que dans des régions celtes⁷ et encore rarement, mais comme *nomen*, originaire de l'Italie du Sud, est répandu partout. A Préneste, à l'époque républicaine, il est écrit Sehius⁸, indiquant par là que le e de ce nom est naturellement long. Or il arrive, dans des textes d'auteurs latins et des inscriptions, qu'un i, précédé d'une voyelle longue et suivi d'une autre voyelle, soit géminé : *eius* (génitif de *is*) peut être orthographié *eiuis* et *maiior*, *maiior*⁹. C'est ainsi qu'il faut comprendre le doublement du i dans le Seiius de notre inscription.

Par l'onomastique, il nous est impossible de prouver l'origine indigène de Lucius Sentius Secundus. On peut cependant, sinon l'affirmer, du moins la supposer du fait qu'il a été édile et *duumvir* en Valais. Ces charges sont en effet assumées généralement par des notables locaux. Par leur exercice, Lucius Sentius Secundus était devenu citoyen romain, s'il ne l'était pas auparavant¹⁰. Ce statut

¹ *Nomenclator*, s.v. p. 261 ; inscription de Fully ; CIL XII, 142 = WIBLÉ 53.

² *Nomenclator*, s.v. p. 134. En Dalmatie, c'est un nom caractéristique du Haut-Empire : voir ALFÖLDY, pp. 87 et 364.

³ En Valais on connaît déjà un certain nombre de surnoms ou noms uniques d'origine gauloise, inconnus par ailleurs. Citons, par exemple, les noms Avioxso (WIBLÉ, 51 = WALSER 269) et Cintusmo (WIBLÉ, 30 = WALSER 285).

⁴ *Nomenclator*, s.v. p. 260 ; KAJANTO, pp. 78 et 301 ; dans les pays gaulois, le nom Senecio ou Senicio pourrait aussi dériver d'un mot celte.

⁵ *Nomenclator*, s.v. p. 285 ; KAJANTO, p. 292.

⁶ A Calama. Cf. CIL VIII, 5370 à 5372 = F. BUECHLER, *Carmina Latina Epigraphica*, Leipzig, 1895 (réimpression Amsterdam 1972), 112 et 113.

⁷ *Nomenclator*, s.v. p. 259 : en Narbonnaise (CIL XII, 2013), en Italie du Nord (CIL V, 4634), en Norique (CIL III, 5500) et en Pannonie où, selon le *Nomenclator*, il s'agit d'une personne étrangère à la région (nos recherches pour retrouver cette inscription ont été infructueuses).

⁸ CIL I², 292, 293, par exemple.

⁹ Cf. M. LEUMANN, *Lateinische Laut- und Formenlehre*, Handbuch der Altertumswissenschaft 2.2.1, München, 1977, pp. 13 et 127, donne des exemples de la gémination du i précédé d'une voyelle longue. A Genève, on note la graphie *eiuis* pour *eius* dans l'inscription funéraire de Q. Iulius Sergius (CIL XII, 2627 = H.-M. 127 = WALSER 25).

¹⁰ L'absence de l'indication de sa filiation, qui aurait servi à montrer que son père était citoyen romain, n'est à notre avis, pas déterminante.

héréditaire était considéré comme un privilège et s'exprimait souvent par l'indication de *tria nomina* de forme latine, comme dans notre inscription. Mais cet usage romain n'était pas solidement établi dans nos régions : les fils de Lucius Sentius Secundus n'indiquent pas leur prénom.

Lucius Sentius Secundus a assumé deux magistratures : il a d'abord été édile, puis *duumvir*. Dans l'Empire romain, chaque colonie, chaque municipe, chaque *civitas* (cité, communauté politique autonome et entité territoriale) était en général organisé comme suit : à la tête de l'exécutif se trouvaient habituellement deux *duumviri*¹¹ (correspondant aux deux consuls de Rome) qu'assistaient deux édiles (correspondant aux édiles curules de la Ville éternelle). Ces magistrats étaient parfois aidés par des questeurs qui avaient des charges de trésorerie, comme à Aoste¹². Les *duumviri* et les édiles étaient nommés pour un an par les comices locaux présidés par le plus âgé des *duumviri* en place, qui dirigeait aussi les débats de l'*ordo decurionum* (sénat local d'une centaine de membres). Les candidats, volontaires ou non, à l'édilité et au duumvirat devaient être de naissance libre, posséder une certaine fortune et un « casier » judiciaire vierge, avoir normalement accompli du service militaire ; on choisissait les *duumviri* de préférence parmi les anciens questeurs ou les anciens édiles. Dans certaines cités, à leur entrée en fonction, ces magistrats pouvaient être amenés à donner au trésor public (*l'aerarium*), une somme déterminée, la *summa honoraria*. On attendait d'eux des libéralités et l'organisation de jeux pour leurs concitoyens. Les *duumviri* étaient chargés de l'administration générale de la *civitas*, de la gestion de son patrimoine et avaient d'importantes responsabilités dans le domaine judiciaire. À leur côté, les édiles avaient des tâches de police et de voirie, de surveillance des bâtiments et des marchés, d'organisation des jeux ; s'ils n'étaient assistés de questeurs, ils devaient aussi tenir les comptes de la cité. Des appariteurs (licteurs, scribes, esclaves publics, etc.) aidaient les *duumviri* et les édiles dans l'exercice de leur fonction. Les insignes de cette dernière étaient le port de la toge prétexte, le privilège de pouvoir être accompagné de deux licteurs portant des faisceaux, d'être précédé, de nuit, par des porteurs de torches, comme les magistrats romains, et de s'asseoir sur une chaise curule (*sella curulis*)¹³.

C'est cet insigne de ses fonctions qui figure sur la stèle de Lucius Sentius Secundus, sous l'inscription (pl. VIB). Le siège de cette chaise est vu de face, ses pieds pliables, de côté. Cette façon de représenter cet objet n'est pas très courante¹⁴ ; elle se retrouve sur quelques monuments découverts sur territoire italien, les plus proches provenant d'Aoste et d'Ivrea¹⁵, ainsi que sur des

¹¹ Certains municipes, certaines colonies avaient à leur tête un collège de quatre membres, les *quattuorviri*.

¹² Cf. P. BAROCELLI, *Inscriptiones Italiae XI, 1, Augusta Praetoria*, Rome, 1932, 11 (stèle de P. Vinesius Firmus qui fut questeur, édile et *duumvir*).

¹³ Cf. Th. MOMMSEN, *Römisches Staatsrecht I*³, Leipzig, 1887, pp. 393ss., etc.

¹⁴ En général, pieds et siège de la *sella curulis* sont représentés de face.

¹⁵ P. BAROCELLI, *op. cit.*, n° 116 = COLINI, p. 124, 64, fig. 29 (stèle de Q. Petillius Saturninus, qui fut également édile et *duumvir* après avoir été sévir augustal), et CIL V, 6786 = COLINI, p. 123, 63 (stèle de L. Aebutius Faustus, qui fut sévir, illustrée dans G. ZIMMER, *op. cit.*, note 1, p. 351, n° 141, pp. 196-197).



Pl. I. — L'inscription de la stèle de Titus Exomnius Mansuetus. Ech. 1:5.

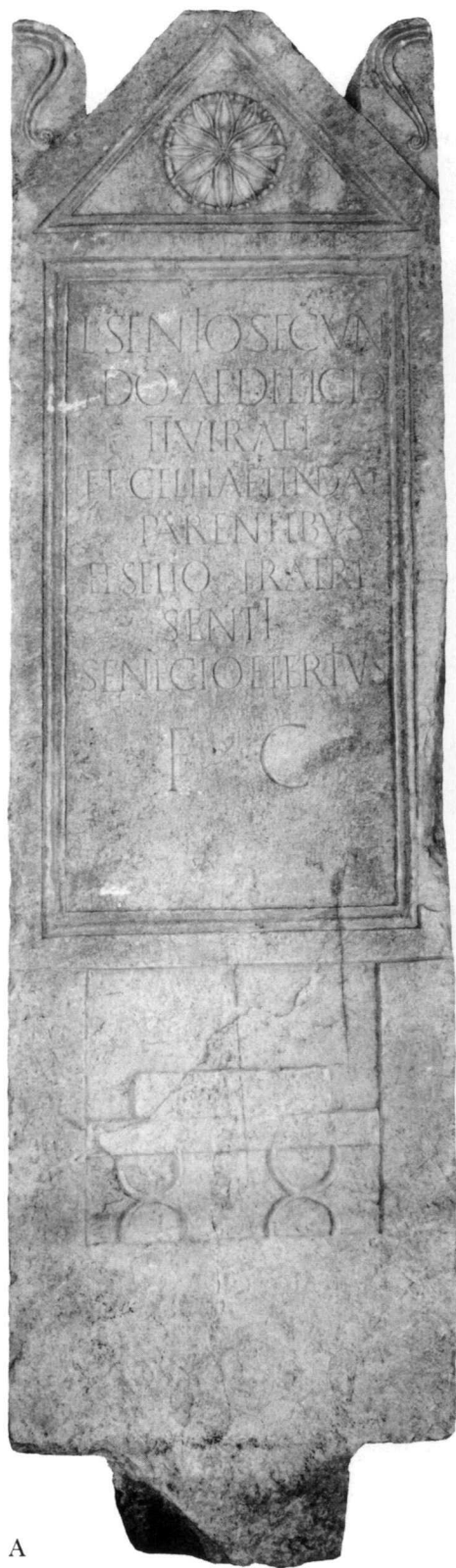


A



B

Pl. IIA. — La stèle de Titus Exomnius Mansuetus. Ech. 1:12,5.
Pl. IIB. — La stèle de Veratius. Ech. 1:12,5.



A



B

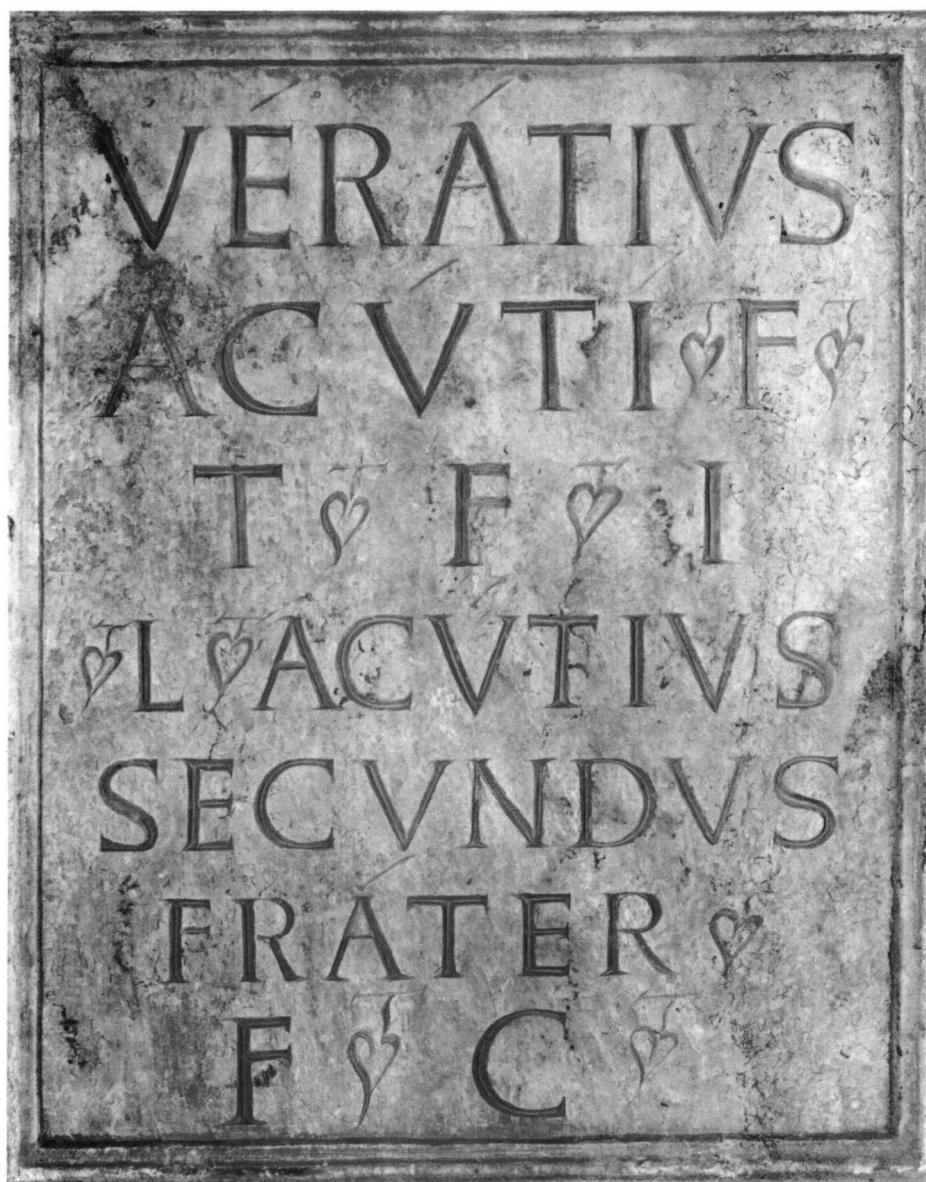


C

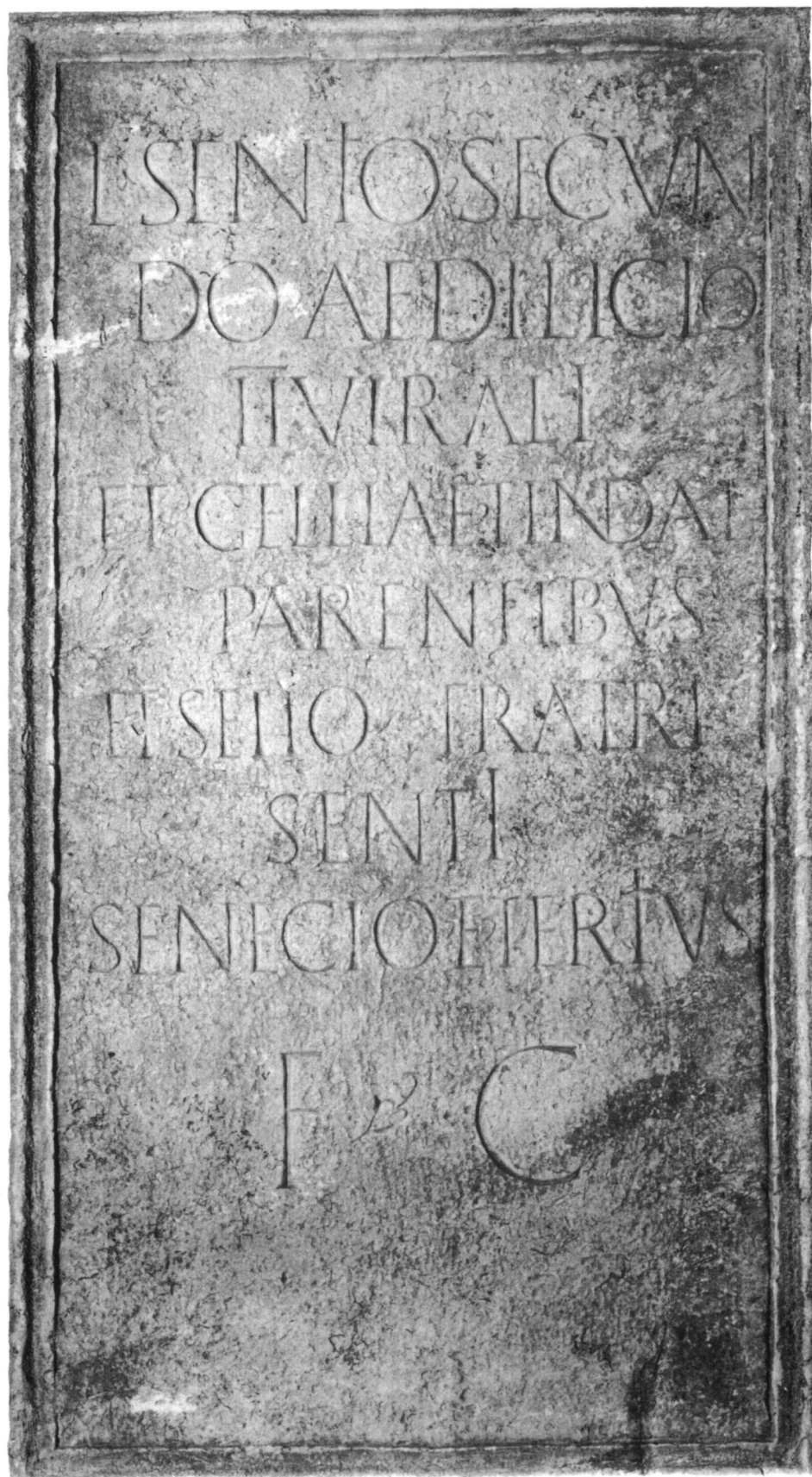
Pl. IIIA. — La stèle de Lucius Sentius Secundus. Ech. 1:12,5.

Pl. IIIB. — La stèle de Caius Cominius Chius de Sierre, Géronde. Ech. 1:12,5.

Pl. IIIC. — La stèle de Saturninus, in situ. Ech. env. 1:12,5.



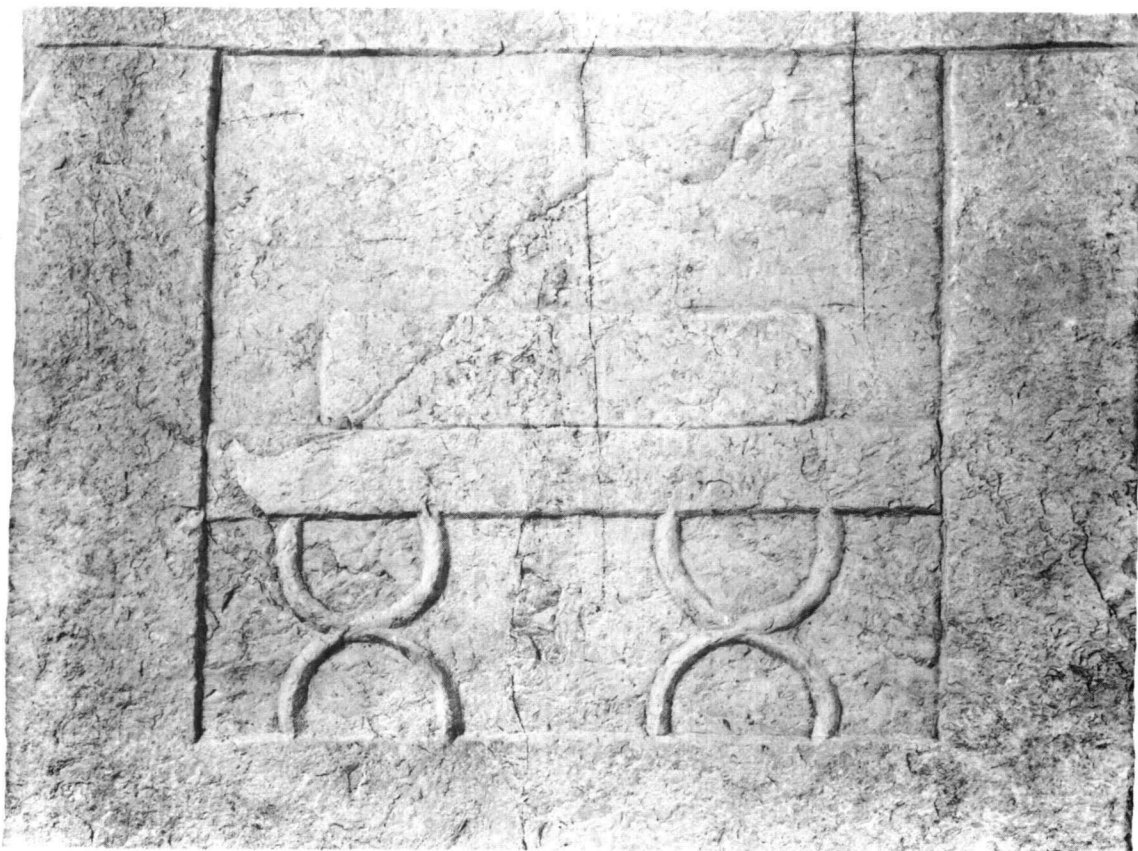
Pl. IV. — L'inscription de la stèle de Veratius. Ech. 1:5.



Pl. V. — L'inscription de la stèle de Lucius Sentius Secundus. Ech. 1:5.



A



B

Pl. VIA. — Le tympan de la stèle de Veratius. Ech. 1:5.

Pl. VIB. — La représentation de la *sella curulis* sur la stèle de Lucius Sentius Secundus. Ech. 1:5.



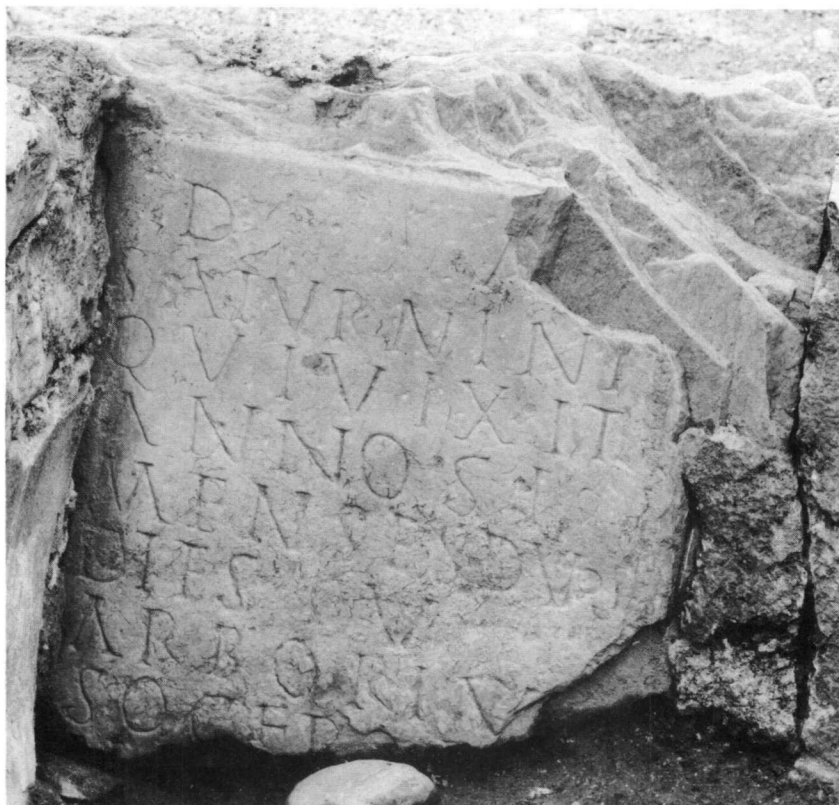
A



B

Pl. VIIA. — Le tympan de la stèle de Lucius Sentius Secundus. Ech. 1:5.

Pl. VIIB. — Le tympan et la première ligne de l'inscription de la stèle de Caius Cominius Chius de Sierre, Gêronde. Ech. 1:5.



Pl. VIII. — La stèle de Saturninus, in situ. Ech. env. 1:5.

nombreuses monnaies romaines dès le I^{er} siècle avant J.-C. Sur le siège est apparemment posé un coussin. Certains éléments apparaissant très fréquemment sur les représentations figurées de chaises curules¹⁶, manquent sur notre document : le marchepied (*suppedaneum*) placé entre les pieds de la chaise, une couronne de laurier sur le coussin ainsi que des faisceaux ou des licteurs qui flanquent souvent la *sella curulis*. Peut-être certains détails étaient-ils peints ? Aucune trace de couleur n'a cependant été repérée.

La figuration d'une *sella curulis* sur le monument funéraire d'un magistrat d'une cité (*duumvir* ou *quattuorvir*) est très rare ; on en connaît quelques exemples en Italie et un en Narbonnaise¹⁷. Par contre, on en rencontre plus souvent sur des stèles de *seviri* et de *seviri augustales*, en Italie¹⁸. Ces derniers étaient très souvent des affranchis aisés ; ils ont d'abord formé des collèges pour l'accomplissement du culte impérial, puis une sorte d'*ordo* municipal. On attendait d'eux des manifestations personnelles d'évergétisme et l'organisation de banquets publics et de jeux suivis de distributions¹⁹. En reconnaissance de ces services, ils recevaient le droit d'arborer des insignes réservés normalement aux magistrats de la cité. On remarque aussi que sur des monuments figurés²⁰ et sur de nombreuses monnaies²¹, jusqu'à la fin du III^e siècle de notre ère, l'empereur, dans l'accomplissement de libéralités, est en principe assis sur une chaise curule. Il est donc possible que la représentation d'un tel siège sur un monument funéraire ait pour but de rappeler, en particulier, de tels actes de générosité. La figuration de la *sella curulis* sur la stèle de Lucius Sentius Secundus est actuellement la seule à avoir été découverte au nord des Alpes occidentales, sur quelque document que ce soit, les monnaies mises à part.

¹⁶ Sur les chaises curules en général, voir WANSCHER ; on consultera aussi J. W. SALOMONSON, *Chair, Sceptre and Wreath, Historical Aspects of their Representation on some Roman sepulchral Monuments*, Rijksuniversiteit te Groningen, 1956, et A. ALFÖLDI, *Insignien und Tracht der römischen Kaiser*, *Mitteilungen des deutschen archäologischen Instituts, Römische Abteilung* 50, 1935, pp. 1ss., notamment pp. 22-23, 124-139. Nombreuses représentations de la *sella curulis*, souvent confondue avec le *bisellium*, dans COLINI.

¹⁷ En Italie : — à Nocera, stèle funéraire de M. Virtius Ceraunus, édile, puis *duumvir* (CIL X, 1081 = COLINI p. 157-8, 38, pl. XXV) ; — à Volterra, urne cinéraire d'un *quattuorvir* dont le nom est inconnu (WANSCHER, pp. 167 et 170 = COLINI, p. 105, 39, fig. 39) ; — à Sepino, monument funéraire de C. Ennius Marsus qui a été notamment questeur, édile et *duumvir* (AE 1930, 121 et 1959, 281) ; — à Isernia, stèle funéraire de C. Maius Clemens, *quattuorvir* (S. DIEBNER, *Aesernia-Venafrum, Untersuchungen zu den römischen Steinendenkmälern zweier Landstädte Mittelitaliens*, *Archaeologica* 8, Rome, 1979, Is 66) ; — à Aoste, stèle funéraire de Q. Petillius Saturninus (voir note 15). En Narbonnaise, à Graveson, près de Saint-Rémy, stèle funéraire de C. Otacilius Oppianus, *quattuorvir* (CIL XII, 1029 = WANSCHER, pp. 163 et 180-182 = COLINI, p. 126, 66, pl. XIV).

¹⁸ Voir, par exemple, COLINI 31, 32, 38, 40, 46, pp. 102sq., etc.

¹⁹ Cf. R. DUTHOY, *Les *Augustales, Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II, 16, 2, 1978, pp. 1254-1309.

²⁰ Voir par exemple, le relief représentant une scène de libéralités de l'empereur Marc-Aurèle, assis sur une *sella curulis*, remployé dans l'attique de l'arc de Constantin à Rome.

²¹ Voir, par exemple, du I^{er} siècle de notre ère, des sesterces de Néron, RIC I², 151-162 (64-65 après J.-C.) ; du II^e siècle, des sesterces de Marc-Aurèle, RIC III, 946-946a (166-167 après J.-C.) ; du III^e siècle, un aureus de Gallien, RIC, V, 1, p. 75, 84 (256-257 après J.-C.). Ce n'est évidemment pas seulement à l'occasion de libéralités que l'empereur est assis sur une chaise curule : cf., par exemple, A. ALFÖLDI, *op. cit.* (note 16).

C'est aussi la première fois qu'en Valais est vraiment attestée la charge d'édile²²; par contre on connaît déjà au moins 5 *duumviri* ou anciens *duumviri* (deux à Saint-Maurice, un à Martigny, à Sion et à Sierre)²³. La raison de cette imprécision dans le nombre de *duumviri* et d'édiles connus en Valais réside dans l'interprétation de l'inscription de Lucius Tincius Verecundus de Saint-Maurice²⁴, qui a « occupé toutes les charges » officielles (*omnibus honoribus functus*): on peut en effet comprendre qu'il s'agit des magistratures de la cité et ainsi admettre qu'il a été édile, puis *duumvir*.

Ces magistrats ont vraisemblablement exercé leurs charges à Martigny, tout en pouvant résider en d'autres lieux. En effet, même si les nouvelles découvertes de Sion montrent que l'agglomération romaine y était beaucoup plus importante que ce que l'on pouvait supposer jusqu'à présent, nous ne croyons pas que les quatre petites cités du tout début de la domination romaine (les *quattuor civitates Vallis poeninae*²⁵) ont subsisté en tant que telles après la création, peu avant le milieu du I^{er} siècle de notre ère, par l'empereur Claude, de la nouvelle ville de Forum Claudii Vallensium.

La présence de trois trous de scellement au sommet des acrotères et du fronton, dont la pointe a été coupée, indique que la stèle était surmontée d'ornements probablement métalliques, comme la stèle de Veratius (voir p. 351). Nous n'y reviendrons donc pas. De même, le talon de la stèle devait être encastré dans un bloc de pierre ou dans de la maçonnerie et non pas fiché en terre.

La hauteur considérable et la forme de cette stèle, le cadre mouluré de l'inscription et du tympan, le soin apporté dans l'exécution des motifs et dans la disposition du texte, la sobriété de ce dernier et le caractère de ses très belles lettres nous permettent de proposer pour ce monument une datation dans la seconde moitié du I^{er} siècle de notre ère; la stèle pourrait être cependant un peu plus tardive que celle de Veratius et dater de l'époque flavienne.

Malgré certaines différences, notamment dans leur forme générale et dans la gravure des lettres (qui sont plus allongées, plus serrées et moins profondément gravées dans l'inscription de Lucius Sentius Secundus que dans celle de Veratius), ces deux stèles présentent des ressemblances et des similitudes tellement grandes que l'on peut affirmer qu'elles appartenaient à un même ensemble et qu'elles ne devaient pas avoir été dressées bien loin l'une de l'autre, ce que confirme indirectement leur remploi simultané comme dalles latérales d'une

²² On peut noter qu'aucun décurion du Valais antique n'est mentionné dans les inscriptions découvertes à ce jour: or l'existence, à l'époque romaine, d'un *ordo decurionum* est indubitable.

²³ COLLART 6 = H.-M. 62 = WALSER 278 (Saint-Maurice); CIL XII, 151 = COLLART 15 = H.-M. 48 = WALSER 262 (Saint-Maurice); WIBLÉ 46 = WALSER 289 (Martigny); CIL XII, 140 = H.-M. 51 = WIBLÉ 63 = WALSER 257 (Sion); WIBLÉ 59 = WALSER 290 (Sierre, cf. note 26). Voir aussi R. FREI-STOLBA, *Die römische Schweiz: Ausgewählte staats- und verwaltungsrechtliche Probleme im Frühprinzipat, Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II, 5, 1, 1976, pp. 288-403, notamment pp. 377-384.

²⁴ CIL XII, 152 = COLLART 12 = H.-M. 69 = WALSER 263.

²⁵ Ces quatre cités apparaissent sur deux inscriptions conservées à Saint-Maurice et dédiées par elles à Drusus, fils de Tibère, et à Caligula, en 23 et 37 après J.-C. (CIL XII, 147 = COLLART 8 = H.-M. 41 = WALSER 260 et COLLART 9 = H.-M. 42 = WALSER 272). La cité des Sédunes avait déjà fait graver une inscription en l'honneur d'Auguste en 8/7 avant J.-C. (CIL XII, 136 = H.-M. 37 = WIBLÉ 40 = WALSER 253).

même tombe. Mais des similitudes sont encore bien plus grandes entre la stèle de Lucius Sentius Secundus et une stèle remployée vers le milieu du XVIII^e siècle comme piédroit d'une porte entre le cloître et le clocher du monastère de Géronde à Sierre (pl. IIIB et VIIB), à tel point que l'on peut, sans hésiter, les attribuer au même atelier, sinon au même lapicide.

Il s'agit de l'épithaphe du *duumvir* Caius Cominius Chius et de sa femme Nacina Bottia, dressée par leurs enfants Cominius Clemens et Cominia Curma²⁶. La stèle de Géronde, mutilée, est encadrée dans la maçonnerie ; la surface de la pierre est très rongée par endroits. Le sommet du tympan n'est pas conservé ; on reconnaît cependant à droite le départ d'un acrotère. La partie inférieure de la pierre n'est pas visible. Sous le cadre mouluré de l'inscription, elle ne présentait pas de champ en retrait comme celui, orné de la *sella curulis*, de la stèle de Lucius Sentius Secundus. Les dimensions des deux stèles sont semblables ; la forme du tympan est différente, mais il est orné de la même rosace à 12 pétales (à Géronde, les écoinçons sont en outre décorés d'une pointe de lance, d'un croissant de lune (?) et d'un poisson ou d'un dauphin).

La gravure des lettres et la disposition du texte sont presque identiques. A la dernière ligne, les deux lettres F et C sont, sur les deux stèles, beaucoup plus grandes que celles des autres lignes.

Nous n'irons pas jusqu'à prétendre que l'inscription de Géronde provient de Sion. Il est plus facile d'envisager le déplacement du lapicide que celui de la pierre. P. Collart, premier éditeur de la stèle de Géronde, pensait qu'elle n'était « guère postérieure à la fin du I^{er} siècle de notre ère », ce qui correspond à la datation que nous avons proposée pour la stèle de Lucius Sentius Secundus. Ainsi donc il y avait probablement à la fin du I^{er} siècle de notre ère, en Valais central, un atelier auquel des notables commandaient leurs stèles funéraires et peut-être d'autres réalisations.

²⁶ P. COLLART, Stèle funéraire de Géronde (Sierre), dans *Vallesia* X, 1955, pp. 39-42 ; WIBLÉ 59 ; WALSER 290 : C(aio) Cominio Chio / II vir(o) / et Nac[i]nae / Bott[iae] / Cominiu[s] / Clemens / et Cominia / Curma / parentibus / f(aciendum) c(uraverunt). P. Collart, suivi par G. Walser, a lu à la fin de la première ligne C(ai) fil(i)o, à la place de Chio. Dans WIBLÉ 59, nous avons transcrit le texte de P. Collart, sans avoir eu l'occasion de voir l'objet qui se trouve à l'intérieur du couvent. Pour cet article, nous avons reçu l'autorisation de l'examiner de près (pl. VIIB) ; malgré l'assez mauvais état de conservation de la surface de la pierre, notre lecture est assurée : après C. Cominio se trouve un C à l'intérieur duquel a été gravé un petit H dont la barre horizontale se prolonge pratiquement jusqu'à sa haste verticale droite. Si l'on veut reconstituer FI à la place du H, il faut alors admettre que la barre supérieure horizontale du F a été gravée beaucoup moins profondément que sa barre inférieure ; cette dernière serait en outre exceptionnellement longue. A la suite du H a été gravée une I *longa* (il n'y a pas trace d'une barre horizontale d'un hypothétique L) suivi d'un O. Si le lapicide avait voulu marquer la filiation de C. Cominius à la fin de la ligne, il aurait simplement gravé C•F abréviation normale de C(ai) f(ilio), et ce d'autant plus qu'il ne lui restait que relativement peu de place. C•FIL aurait aussi été possible. Même s'il avait voulu écrire le mot FILIO en toutes lettres, il n'aurait certainement pas gravé une I *longa*, mais un L ligaturé avec un I ; à droite de la haste verticale, au-dessus de la barre horizontale du L, il aurait alors gravé un O de dimensions réduites. I *longa* souligne ici que le i de Chius est naturellement long. Ainsi, sur l'épithaphe de C. Cominius, on avait bel et bien indiqué son surnom, Chius, qui était le nom par lequel il était habituellement appelé. Ce *cognomen* (du nom de Chios, île grecque de la côte ionienne) fait cependant difficulté dans la mesure où il était porté habituellement par des esclaves et des affranchis. Or C. Cominius Chius n'était pas un ancien esclave, auquel cas il n'aurait pas pu devenir *duumvir*. Il a probablement hérité son *cognomen* d'un de ses ascendants qui, lui, pourrait avoir été d'extraction servile. A la dernière ligne de l'inscription sont clairement gravées les lettres F•C, comme l'a remarqué G. Walser, et non pas T•C, comme le voulait P. Collart. Dimensions de la stèle de Géronde : hauteur visible : 189 cm ; largeur : 78,5 cm ; champ épigraphique : 124 × 57 cm ; diamètre de la rosace : 25,5 cm ; hauteur des lettres des lignes 1 à 9 : 5,5 à 6,3 cm ; hauteur des lettres de la ligne 10 : 12,5 cm.

L'építaphe de Saturninus (pl. IIIC et VIII)

FICHE SIGNALÉTIQUE

Dimensions : largeur 60 cm ; hauteur maximum conservée : 47,5 cm ; épaisseur : env. 10 cm ; champ épigraphique bordé par une gorge : 41,5 cm ; hauteur moyenne des lettres : ligne 1 : 3,7 cm ; ligne 2 : 3,5 cm ; ligne 3 : 3,7 cm ; ligne 4 : 4 cm ; ligne 5 : 4 cm ; ligne 6 : 4 cm ; ligne 7 : 3,8 cm ; ligne 8 : 4 cm ; ligne 9 : ? ; la partie inférieure de l'inscription manque.

Calcaire schisteux qui s'effrite ; surface de l'inscription irrégulière, bien lisse par endroits.

Découverte en 1985, remployée comme dalle d'un petit côté d'une tombe sous le sol de la nef de l'église funéraire de Sion, Sous-le-Scex, face inscrite du côté intérieur.

L'inscription, incomplète, se lit ainsi :

D M
SATVRNINI
QVIVIXIT
ANNOSL•
MENSESDVOS
DIES•V
ARBORIVs
SOCERO///
////////

D(is) M(anibus) / Saturnini / qui vixit / annos L / menses duos / dies V / Arboriu[s] / Socero[... / ---]

Aux dieux mânes de Saturninus, qui vécut 50 ans, 2 mois (et) 5 jours, Arborius à son beau-père...

Points séparatifs en forme de feuille (*hederae*) à la fin de la ligne 4 et entre le S et le V de la ligne 6. A la ligne 5, par manque de place, le O de *duos* est plus petit que les autres lettres. Le A de Saturnini à la ligne 2 a une barre horizontale qui fait défaut au A de *annos* de la ligne 4 et à celui de Arborius de la ligne 7. La gravure des lettres est irrégulière et peu soignée. A la ligne 8, après le second O de *socero*, on remarque les restes de la partie supérieure gauche (trait plus ou moins horizontal) d'une lettre qui pourrait être un B, un D ou un P ; en fin de ligne, reste un espace pour deux ou trois lettres. De la ligne 9 n'est conservée que l'extrémité d'une haste verticale, à l'aplomb de l'espace séparant le S et le O de *socero* de la ligne précédente. Ces deux fragments de lettres, à n'en pas douter, appartiennent à un adjectif exprimant une qualité spirituelle du défunt, comme *piissimo*, *pietissimo*, etc.

Saturninus, qui est le nom unique du défunt, est l'un des 18 *cognomina* les plus souvent attestés du monde romain¹. Ce nom théophore est partout bien

¹ *Nomenclator*, s.v. p. 255 ; KAJANTO, pp. 213, etc. ; ALFÖLDY, pp. 288 et 366.

représenté, particulièrement en Afrique du Nord où le dieu Baal était identifié à Saturne, et dans les provinces gauloises. Attesté depuis l'époque républicaine, ce nom est très répandu au Bas-Empire ; il sera porté par de nombreux chrétiens.

Arburius, le gendre de Saturninus, porte comme nom unique un *cognomen* rare, connu notamment en Italie, obtenu à partir d'un nom de chose (ici l'arbre) et de la désinence *-ius/-ia*. De tels noms, souvent utilisés comme sobriquets (*signa*) apparaissent à la fin du II^e siècle après J.-C., mais n'acquièrent pas une grande importance dans la nomenclature avant le IV^e siècle². L'habitude d'indiquer le nombre de mois et de jours qu'a vécus le défunt est aussi caractéristique d'une époque tardive.

C'est donc du Bas-Empire (III^e ou plus probablement IV^e siècle de notre ère), que date notre inscription, époque à laquelle l'usage du prénom et l'habitude d'indiquer la filiation a pratiquement disparu, sauf dans la noblesse sénatoriale et dans des inscriptions officielles, et celui du gentilice n'est plus aussi répandu qu'auparavant, notamment dans les provinces. Le caractère un peu négligé de l'inscription et la forme des lettres sont tout à fait compatibles avec la datation que nous proposons.

² KAJANTO, pp. 117 et 334. Le nom Arburius apparaît généralement sur des documents d'époque très tardive.

La découverte de ces quatre stèles éclaire d'un jour nouveau le passé romain de Sion. Des inscriptions connues depuis longtemps, notamment la dédicace du gouverneur Pontius Asclepiodotus, datée de 377 après J.-C.¹, et l'épithaphe de Titus Campanius Maximianus², qui fut consul au III^e ou IV^e siècle de notre ère, avaient révélé que cette agglomération jouait un rôle important dans le Valais du Bas-Empire. Mais on pouvait penser que l'ancien chef-lieu de la cité des Sédunes du début de l'époque romaine avait subsisté dans l'ombre de *Forum Claudii Vallensium* (Martigny), fondé par décision impériale à proximité d'*Octodurus*, ancien chef-lieu de la cité des Véragres, très probablement promu au rang de capitale du Valais unifié peu avant le milieu du I^{er} siècle de notre ère.

Les stèles de Titus Exomnius Mansuetus, de Lucius Sentius Secundus et aussi celle de Veratius montrent qu'au cours de la seconde moitié de ce siècle, des personnages éminents appartenant à une élite instruite et déjà passablement romanisée, y avaient établi leur résidence et y exerçaient certaines de leurs activités. Leurs coûteux monuments funéraires, témoins ostentatoires de piété familiale, se dressaient assurément le long d'une voie passante menant à une localité prospère.

Les trois grandes stèles de Sion ont leurs plus proches parallèles en Italie du Nord et également, pour celle de Titus Exomnius Mansuetus, en Rhénanie, région où stationnaient de nombreux corps de troupe et de ce fait soumise à une forte influence italienne. Le processus de romanisation des élites locales, sur lesquelles Rome s'appuyait habituellement pour assurer sa domination, s'est donc développé rapidement³, et ce, d'autant mieux que les Valaisans avaient entretenu depuis longtemps déjà d'étroits contacts avec les peuples qui occupaient le versant sud des Alpes⁴. Ces dernières n'ont en effet jamais constitué un obstacle considérable; de nombreux cols, aujourd'hui pratiqués par les seuls promeneurs, étaient alors régulièrement empruntés dans le cadre de relations entre vallées des deux versants. La route qui passait par le col du Grand Saint-Bernard et assurait la liaison la plus directe entre l'Italie d'une part, la Grande-Bretagne et les pays rhénans d'autre part, était très fréquentée, notamment par des soldats, des marchands et des fonctionnaires par lesquels se propageait la civilisation romaine; elle a donc dû jouer un rôle déterminant, surtout à partir de la création de *Forum Claudii Vallensium*, dans le processus de romanisation des classes aisées du Valais antique.

¹ CIL XII, 138; H.-M. 46; WIBLÉ 48; C. JÖRG, *Corpus Inscriptionum Medii Aevii Helvetiae, I, Die Inschriften des Kantons Wallis bis 1300*, Fribourg, 1977, I, p. 35; WALSER 255.

² CIL XII, 137; H.-M. 65; WIBLÉ 64; WALSER 254.

³ On notera ici que le Valais a livré les plus anciennes inscriptions latines officielles datées découvertes sur sol suisse: dédicaces de la cité des Sédunes et des Nantuates à leur «patron» l'empereur Auguste en 8/7 avant J.-C. (CIL XII, 136 = H.-M. 37 = WIBLÉ 40 = WALSER 253 et CIL XII, 145 = H.-M. 38 = COLLART 7 = WALSER 259), probablement des Nantuates à Lucius César, en 2 après J.-C. ou peu après (CIL XII, 146 = H.-M. 39 = WIBLÉ 41), vraisemblablement des Nantuates et des Véragres à Caius César en 4 après J.-C. ou peu après (P. COLLART, Un nouvel hommage du Valais à Caius César, *Mélanges d'histoire et de littérature offerts à Ch. Gilliard*, Lausanne, 1944, pp. 38-45 = WIBLÉ 43 = WALSER 287 et CIL XII, 141 = H.-M. 40 = WIBLÉ 42), et enfin des quatre cités de la Vallée Poenine, à Drusus, fils de Tibère et à Caligula, en 23 et 37 après J.-C. (CIL XII, 147 = COLLART 8 = H.-M. 41 = WALSER 260 et COLLART 9 = H.-M. 42 = WALSER 272).

⁴ Les Véragres, peuple gaulois occupant la région de Martigny, ont frappé des monnaies imitant des pièces qui avaient cours dans la plaine du Pô et qui étaient elles-mêmes dérivées de la drachme de la ville grecque de Marseille. Les monnaies circulant sur le plateau suisse étaient de types différents. Cela montre que les Valaisans de la fin de l'Âge du Fer entretenaient des relations économiques plus étroites avec l'Italie du Nord qu'avec leurs voisins du nord des Alpes. Voir A. GEISER, Un monnayage celtique en Valais: Les monnaies des Véragres, *Revue Suisse de Numismatique* 63, 1984, pp. 55-107.